

nommé en 1206. Dans la notice généalogique qui avait été préparée par Eugénie, en vue de la publication des Œuvres de Maurice, il est fait mention d'un cardinal, d'un troubadour qui florissait à la cour d'Adélaïde de Toulouse, et d'un grand nombre d'officiers distingués dont les services sont attestés des signatures de nos rois.

En 1805, quand les églises se rouvraient et que le bruit glorieux des armes remplaçait les terreurs de l'échafaud, Joseph de Guérin et Gertrude de Fontenilles, mariés en 1801, accueillirent avec joie Eugénie leur troisième enfant ; Erambert et Marie, qui devaient survivre à leurs cadets, animaient déjà le manoir isolé. Les Guérin, persuadés de l'inutilité de tous les soins dans l'œuvre de l'éducation, s'ils ne se fondaient avant tout sur la religion, firent marcher de pair l'épanouissement de la raison et de la foi dans l'âme de leur fille. Elle puisa dans ce rare et précieux enseignement la vaillance d'âme et la sûreté de jugement qui la distinguèrent. Erambert contribuait à cette œuvre de formation, car, tandis qu'Eugénie commençait à connaître Dieu sur les genoux de sa pieuse mère, lui, dont l'épanouissement intellectuel précédait de quelques années celui de sa sœur, en répétant, comme un écho persuasif, ces premières leçons, semblait en faire retentir et articuler les mots à l'oreille et à la langue de l'aimable enfant. Eugénie recevait de l'amour d'Erambert ce que plus tard elle devait donner si surabondamment à Maurice.

Le 4 août 1811 vint au monde

Maurice, ce frère bien-aimé, ce fils de son cœur, ainsi qu'elle l'appela plus tard. Cette naissance fut la grande joie de son enfance. "Ce baptême, écrit-elle dans son journal, fut pompeux, plein de fêtes, plus qu'aucun autre de nous marqué de distinction. Je jouai beaucoup et je repartis le lendemain, aimant fort ce petit enfant qui venait de naître."

Dès son enfance, Eugénie témoignait la tendresse la plus dévouée à Maurice : on dut souvent lui faire violence pour la ramener à ses jeux. Une seule chose venait attédir parfois cette affection, c'était l'amour de sa mère que son cœur d'enfant lui représentait plus grand pour son frère que pour elle-même. "Je me souviens que tu me rendais quelquefois jalouse, que j'enviais les caresses, les bonbons, les baisers que tu recevais de plus que moi. C'est que j'étais un peu plus grande ; n'étais-tu pas son dernier et bien-aimé enfant ? et je ne savais pas que l'âge fit changer l'expression de l'amour et que les tendresses, ce lait du cœur, s'en vont vers les plus petits. Mais mon aigreur ne fut pas longue, et dès que la raison vint à poindre, je me mis fort à t'aimer, ce qui dure encore. Maman était contente de cette union, de cette affection fraternelle, et te voyant avec charme sur mes genoux, enfant sur enfant, cœur sur cœur, comme à présent, les sentiments grandis seulement."

La première communion de Mlle de Guérin eut lieu en même temps que celle des petits paysans du hameau, dans une nef étroite, au pied d'un autel pauvre, dans cette église de Ca-